

# Ville Sinistre

*Nous reproduisons ici un article de notre camarade Sémachko, Commissaire du Peuple à la Santé publique, paru dans les Isvestia du 19 août dernier.*

*Sans commentaires.*

*Nous prions seulement les communistes français de comparer ce tableau véridique aux récits paradisiaques de l'Humanité.*

*A noter que Sébastopol n'est pas une ville perdue dans les lointains sibériens. Elle est au contraire située sur une des routes les plus fréquentées, celle qui conduit aux stations balnéaires de Crimée. Des milliers de hauts fonctionnaires soviétiques y passent chaque année.*

*Cela donne une idée de ce qui se passe ailleurs.*

Nous avons appris en géographie que Sébastopol est un mot grec signifiant « ville auguste ».

Il faudra pourtant se résigner à en changer la traduction et appeler Sébastopol « ville sinistre ».

J'y suis arrivé un dimanche soir. J'ai rencontré, aussitôt mon entrée dans la ville, trois matelots, fusils sur l'épaule, habillés en blouses d'une blancheur de neige éclatante et en pantalons à larges bords, propres et élégants. « *Les matelots protègent cette ville* » me dit, avec fierté, un Criméen qui avait fait le voyage avec moi. Les rues de cette ville, vraiment auguste, étincelant grâce à la blancheur des maisons et au bleu foncé de la mer, étaient bondées de monde, comme on n'en voit jamais à aucun point chez nous à Moscou. Il n'y avait pas moyen de se frayer un passage. Deux tiers au moins des promeneurs étaient des malades envoyés aux stations balnéaires.

Mais, dans cette rue où je me trouvais, sous l'œil même de tous les promeneurs, se tenait au milieu de la rue un groupe de 7 ou 8 enfants abandonnés. Ils étaient, comme d'habitude, à demi-nus, leurs longs cheveux empétrés brûlés par le soleil du midi et saturés de la poussière de Sébastopol. Ils couraient en groupes le long de la rue pour « tenir contact ». De temps en temps, un ordre était crié dans la rue : « Eh, les gars, par ici ! » Dans les autres quartiers de la ville, de pareilles « troupes » se rencontraient aussi.

Personne ne faisait la moindre attention à ces bandes — comme si c'était chose ordinaire à Sébastopol. Ils se faufilaient dans la foule et y opéraient en pleine liberté. Tout à-coup, un passant habillé d'un complet tout blanc se tâte les poches, se retourne et se met à la poursuite de l'abandonné qui vient de le « nettoyer ». Le gamin disparaît en riant dans la foule. La victime, agitant tristement les mains, continue son chemin.

Un milicien — le seul de service au centre de la ville — s'approche du groupe des enfants abandonnés, heureux de l'aubaine. Il leur dit quelque chose ; ils l'entourent familièrement et, riant et se moquant de lui, traversent la rue et s'en vont opérer ailleurs.

Une heure de la nuit. J'observe la rue du

haut du balcon de l'hôtel, tout près de notre Institut Setchenov, probablement la seule institution de ce genre dans toute l'Europe. Dix mille malades, souffrant de maladies nerveuses, viennent ici chaque année chercher une guérison.

Les malades nerveux ! Ce sont les créatures les plus malheureuses à Sébastopol. Le fracas du tramway boiteux, les cris stridents des rues sont capables de ruiner le système nerveux non seulement de malades.

Les cris continuent à cette heure tardive. Les enfants abandonnés opèrent ouvertement, cyniquement, avec impunité, imprudence et gouaillerie. Voici deux fillettes s'arrêtant près d'un magasin tout brillant, entouré de glaces ; l'une d'elles a 12 ou 13 ans, l'autre en a 14 ou 15. La plus jeune s'accoude à la vitrine et se regarde tristement dans la glace. Arrive un « cavalier » de 16 ou 17 ans. Il fait toutes sortes de gestes indécents devant les fillettes, puis les saisit. Il était clair que c'étaient des prostituées de 12 ou 13 ans. Et, comme toujours, des gens passaient et regardaient comme si c'était dans l'ordre des choses. On ne voyait pas un seul matelot en blouse éclatante ou en pantalons à larges bords.

Deux heures du matin. Les rues se vident. Avec des cris et des bâillements bruyants, déchirant l'air de leurs grossières criardes, se traîne un groupe d'apaches. Ils sont huit. Ils s'attaquent aux passants qui s'éloignent hâtivement et traversent la rue ; l'un accroche un passant quelconque, de l'aspect d'un ouvrier, pour le battre. La victime échappe de ses mains et se sauve à toutes jambes. Le bandit court après lui. Les autres crient : « *Laisse donc, Sachka, ce n'est pas intéressant* ». Mais le bandit attrape enfin le fuyard qui balbutie de peur : « *Pourquoi me bats-tu ? Pourquoi ?* » On ne voit nulle part les matelots aux blouses splendides et en pantalons élégants à larges bords. L'unique milicien, fatigué, a disparu lui aussi...

Je me suis couché à trois heures du matin. Et des rues s'élevaient de temps en temps les cris : « *Sauvez-moi !* » « *Au Secours !* » Et aucune réponse à ces voix clamant, non dans le désert, mais dans la « ville auguste ».

Y a-t-il une autorité quelconque à Sébastopol ? Y connaît-on quelque chose, sinon de la légalité révolutionnaire, du moins de l'ordre révolutionnaire le plus élémentaire ? Serait-ce vraiment impossible d'aider Sébastopol à se libérer de quelques dizaines d'enfants abandonnés qui démoralisent toute la vie, souillant d'une tache noire cette ville admirable ? Les matelots ne peuvent-ils pas protéger la ville non pour la forme et la parade, mais effectivement ? Est-ce qu'il est vraiment impossible de mater les apaches ?

Sébastopol doit cesser d'être une ville sinistre. Les malades doivent y trouver la tranquillité dont ils ont besoin. Sébastopol doit devenir la « ville auguste » des Soviétiques.

Sébastopol

N. SÉMACHKO.